

## Zigzags en ligne droite

Florence Herbulot

Volume 38, numéro 4, décembre 1993

Le *Je* du traducteur  
The *I* of the Translator

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003062ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003062ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Herbulot, F. (1993). Zigzags en ligne droite. *Meta*, 38(4), 728–731.  
<https://doi.org/10.7202/003062ar>

## ZIGZAGS EN LIGNE DROITE

L'architecture me tentait assez. Et puis, cela aurait été bien vu dans la famille : un architecte dans un nid d'architectes, rien que de très normal. Entraînée par ce bel élan, je m'étais donc inscrite en Math Elem. Seulement voilà, j'étais plutôt littéraire, ce qui s'est vu assez vite. Au deuxième trimestre, quand le cours est passé dans l'espace, moi je suis restée sur le tapis.

Ratée l'architecture, abandonnées les maths, fini ce rêve-là. Heureusement que j'avais d'abord passé mon bac philo, c'était toujours ça de sûr et d'engrangé.

Je me suis inscrite à l'école du Louvre. C'était beau, l'archéologie. Passionnant. Mais pour le faire sérieusement, il fallait s'engager dans une sorte de voie monacale... Trop dur et trop grave pour moi.

C'est alors qu'une relative facilité d'apprentissage des langues étrangères m'a conduite à décider que le métier avec lequel je pourrais le mieux vivre, 24 heures sur 24, c'était, en fait, les langues. Fille de profession libérale, je savais en effet que, lorsqu'on adopte un *état* de ce genre, on ne ferme pas la porte de son bureau à 5 heures, on n'abandonne pas ses soucis au vestiaire pour passer un week-end tranquille, et que le métier et la vie s'entremêlent étroitement, au point de bientôt ne faire plus qu'un.

Bon, c'était très joli un métier des langues, mais alors quoi ? L'interprétation ? La traduction ? Il y avait à Paris, à cette époque, une école connue, celle de la Chambre de Commerce, mais je n'avais pas tout à fait l'âge requis et pour s'inscrire il fallait une licence, que je ne possédais pas et n'avais pas l'intention d'entreprendre. On m'a donc aiguillée vers une autre école encore jeune et peu connue, celle de la Sorbonne.

Accueil assez froid et sans enthousiasme. «C'est un examen très difficile, vous avez peu de chances de le réussir du premier coup, mais présentez-le toujours, vous verrez bien, et cela vous permettra de le préparer pour l'année prochaine.» Et voilà comment je me suis retrouvée, au mois d'octobre suivant, élève en traduction à l'ESIT. L'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de l'Université de Paris se composait à cette époque de deux établissements : l'école préparatoire, qui durait un an et prenait ses élèves à la sortie du bac avec un examen, puis l'école supérieure qui leur délivrait en deux ans un diplôme. L'école n'avait pas de locaux, en dehors d'un tout petit secrétariat dans une toute petite rue du quartier latin, et les cours

se donnaient au Lycée Montaigne, après les classes normales, de 17h30 à 20h30. Nous avions aussi quelques cours magistraux en amphithéâtre, à l'École de médecine ou à la Sorbonne — de préférence à 8 heures du matin. Cette école, issue de la volonté de quelques visionnaires, n'avait encore que peu d'années et relativement peu de professeurs. Surtout, son corps enseignant n'était pas composé essentiellement de praticiens de la traduction comme il l'est aujourd'hui, mais d'un mélange de professeurs de langue, d'ingénieurs et de quelques interprètes ou traducteurs. Nous y faisons des choses parfois étranges — comme la traduction de quelques pages de Proust en anglais — mais nous y apprenions aussi à réfléchir, en particulier grâce aux cours d'un tout jeune conseiller à la Cour des Comptes, à peine plus vieux que nous, passionné de littérature contemporaine et doué d'un esprit de synthèse remarquable.

M. Schmelz aimait beaucoup faire faire des exposés à ses étudiants, c'était son grand principe. Mais j'étais d'une telle timidité à l'époque que la simple idée de passer derrière la table du professeur pour parler devant tous mes camarades m'aurait fait pénétrer tout droit dans le sol. Je réussis à passer trois années à l'ESIT sans jamais faire d'exposé. Lors des distributions de sujets, je devenais transparente et les projectiles me passaient au-dessus de la tête.

Ambiance étonnante que celle de ce lycée vieillot, abandonné par ses occupants normaux qui ne laissaient derrière eux que des fantômes et une odeur caractéristique. Nous avions tout à apprendre du monde. Nous étions des élèves sages, raisonnables, peu belliqueux et même travailleurs, puisqu'en fait nous faisons quelque chose qui nous plaisait et dans la perspective d'un métier que nous aimions déjà. Ce diplôme que nous préparions n'avait pourtant guère de poids, à l'époque. Toutes les occasions étaient bonnes à la direction pour le valoriser. C'est ainsi que l'on m'encouragea, par exemple, à m'inscrire à un concours de traducteurs dans la Fonction publique, auquel donnait accès toute sorte de diplômes, celui de vétérinaire, par exemple, mais pas le diplôme de traducteur. On me refusa, bien entendu, le droit de concourir, mais il fallait se faire remarquer. Lorsque je cherche dans mon souvenir ce que j'ai appris pendant ces années-là, je ne retrouve pas grand-chose de précis. Une attitude, plutôt, une façon d'apprendre à chercher, d'apprendre à apprendre. Une grande curiosité,

et la conviction solidement ancrée que la bagarre avec les mots était la plus belle chose au monde.

Peu de temps avant les examens de fin d'année, le directeur me proposa un stage à l'Institut National de Sécurité, avenue Montaigne. Un stage, pourquoi pas ? Pendant trois semaines, je me penchai sur les charmes de la révision de traductions faites par d'autres, sur la traduction de résumés d'articles, les sacro-saints *abstracts* destinés à la publication dont les revues de l'Institut, et sur les mystères de la classification décimale universelle. Puis je passai mon examen, je le réussis — à la surprise générale — et pris de grandes et belles vacances. Le jour de mon retour, je trouvai au courrier une lettre me proposant de venir pendant quinze jours remplacer le traducteur en poste à l'INS où j'avais fait mon stage.

Imaginez la fierté d'une jeune diplômée ainsi sollicitée. J'y courus. Et pendant deux semaines, j'allai bien sagement tous les jours à la même heure — presque à la même heure — travailler dans un bureau sympathique, au milieu de gens tout à fait charmants qui faisaient tout pour me faciliter la vie. Ce laps de temps écoulé, ma décision était prise : je ne serais jamais salariée. Mais comme ces gens étaient charmants, je continuai à travailler pour eux avec beaucoup d'intérêt pendant plusieurs années.

Nous avons trouvé un *modus vivendi* : j'étais salariée en fonction du nombre d'heures que je venais faire, et qui correspondait à la hauteur qu'atteignait la pile de travaux dans le casier à mon nom.

Ah, j'en ai fait des choses variées, à l'INS : révision de traductions, bien sûr, recherche documentaire, mais aussi dessin industriel quand il fallait illustrer les traductions en recopiant des graphiques ou des schémas, recherche de traductions perdues dans les tiroirs des ingénieurs qui devaient les relire, archivage, classement — j'y ai même fait de la traduction, et préparé un vaste congrès mondial de quatre cents et quelque participants, expérience qui m'a beaucoup servi par la suite.

Fraîchement émoulue de l'école, j'avais donc un client sûr, modeste mais fidèle, et une grande disponibilité à tous égards. J'avais déjà commencé à traduire des livres. En fait, le premier, je l'avais traduit avant de terminer mon diplôme : si l'éditeur me l'avait confié, ce n'était pas tellement parce qu'il faisait confiance à mes talents — encore non démontrés — de traductrice en herbe que parce qu'il s'agissait d'un ouvrage sur les bateaux et qu'il faisait confiance à mon entourage pour m'empêcher d'écrire trop de bêtises — ai-je dit que mon père est architecte naval ? Avoir chez soi un dictionnaire à pattes, c'est bien commode.

J'avais donc longuement traduit ce premier ouvrage, une sorte de bible du bateau de croisière — je n'en ai pas honte, encore aujourd'hui — puis un second, cette fois à la demande de l'auteur qui était un ami. Ce n'était que le début d'une spécialité, la voile, qui, malgré son étroitesse, allait m'assurer une situation de quasi-monopole pendant plusieurs années et me fournir un travail abondant.

Mais je ne traduisais pas que des histoires de petits bateaux, ou d'horribles maladies professionnelles pour l'INS. Il y avait bien d'autres choses, et je me souviens entre autres d'une affaire d'ascenseur qui n'était pas piquée des vers. La carrière d'un traducteur indépendant débutant est faite de tout cela : la variété, les angoisses, les petites joies et la découverte des trois vrais bons moments de la traduction. Tout le monde les connaît, mais je ne résisterai pas au plaisir de les redire : le premier, c'est celui où l'on reçoit la commande. Le deuxième, celui où l'on établit sa note d'honoraires et le troisième, le meilleur, celui où l'on reçoit le chèque.

Mais un traducteur indépendant, c'est aussi une bête solitaire et moi je n'étais pas de nature solitaire. Alors, j'étais entrée très vite dans les activités bénévoles qui me permettaient de garder contact avec l'école et tous ceux qui travaillaient autour de moi, comme moi. Ce fut d'abord l'association des Anciens Élèves dont je gravis les divers échelons pour me retrouver finalement présidente, faute de combattants, sans doute.

Entre-temps, je m'étais inscrite avec quelques autres camarades à la vénérable Société Française des Traducteurs — enfin vénérable pour nous, les jeunes turcs, les agités, qui regardions du haut de notre insolence tous ces traducteurs chevronnés. Mais la SFT n'avait pas encore vingt ans. En son sein, c'est comme déménageur que je fis mes premières armes. Je la déménageai même quatre ou cinq fois avant d'en repasser le flambeau à d'autres, quelques années et bien des événements plus tard.

Qu'était donc devenue ma timidité malade ? Disparue. Évaporée. Consumée au feu de la première assemblée générale que j'avais dû présider. Il me restait le trac, mais cela n'a jamais empêché personne de vivre, le trac.

J'aimais passionnément travailler à organiser, à galvaniser l'Association, la SFT, la profession. Je trouvais toujours le temps pour ces travaux-là, tout en traduisant d'arrache-pied quatre ou cinq livres par an et un petit millier de pages de traduction technique. Quelqu'un me regardait faire et m'attendait au tournant : c'était Daniel Moskowitz, directeur de la traduction à l'ESIT, membre de la SFT, collègue efficace et ami de valeur. Il me disait de temps en temps : « Il faudrait que vous veniez faire des cours à l'école, vous. » Et je lui répondais : « Oui, oui, c'est cela, un jour, mais je n'ai pas le temps. » En fait, j'avais beaucoup trop peur, et puis je n'avais jamais rien enseigné à personne, et d'ailleurs, enseigner quoi ? Je savais faire un certain nombre de choses, mais comment l'expliquer ? Non, vraiment, ce n'était pas une idée pour moi.

Et voilà qu'un jour — le piège — il me téléphona pour m'appeler au secours. Un professeur absent pour un mois, deux années d'études complètement en carafe sans cours d'anglais technique pendant quatre semaines, il fallait un dépannage, on arrangerait les horaires comme je voudrais. Le professeur absent faisait douze heures par semaine, il n'était pas question

que je puisse assumer une telle charge, on ramena l'horaire à six heures. Je n'avais jamais fait de cours : j'allai le lendemain écouter celui que M. Moskowitz faisait, voir comment il travaillait. Je choisis un texte avec soin. Je le préparai comme une folle. J'y consacrai au moins dix heures. Je savais vraiment tout ce que l'on pouvait imaginer sur le texte, ses à-côtés, ses dessous, ses annexes et toutes les questions qui pouvaient se poser à cette occasion, et j'entrai dans la salle comme dans une arène — comme le taureau, ou comme le torero ? Tout allait se jouer en quelques minutes. Quand je sortis du cours, j'étais perdue : terrorisée, mais mordue, passionnée. Contaminée définitivement.

Dès l'année suivante, j'étais chargée de cours à l'ESIT pour la traduction technique d'anglais. Et ce fut vraiment un tournant dans mon existence.

Sans être le moins du monde théoricienne de nature, j'avais en quatorze ou quinze ans de métier déjà acquis un certain nombre de mécanismes, de méthodes, de principes. Je ne les appelais pas ainsi, je les jouais à l'oreille mais je les avais tout de même. Seulement là, maintenant, il fallait que j'explique le pourquoi de mes choix à des étudiants qui n'étaient pas disposés à prendre comme argent comptant la simple affirmation «c'est comme ça» et qui voulaient savoir, les indiscrets, pourquoi, par exemple, mon choix de termes était meilleur que le leur.

Pendant mes trois premières années de cours, la préparation me prit un temps démentiel. Je ne voulais en aucun cas être prise au dépourvu, aussi je consacrais au moins une journée à chaque cours d'une heure et demi — une journée ou plus parfois ; il me fallut tout ce temps pour emmagasiner suffisamment d'expérience pour disposer des réponses appropriées à la plupart des problèmes ultérieurs.

Et puis l'ambiance universitaire me contamina un peu plus : on m'encouragea à valoriser mon diplôme en passant une maîtrise, à faire un DEA, à préparer un doctorat de troisième cycle, pourquoi pas ? Pour pouvoir un jour postuler un poste universitaire...

Pendant tout ce temps, je continuais à faire des traductions à titre indépendant, textes divers variés, et plusieurs livres par an. Depuis quelques années, j'avais trouvé un moyen d'améliorer à la fois le rendement et la qualité du résultat. L'ordinateur et le traitement de texte n'étaient encore que des rêves lointains. Nous en étions à la machine à écrire — électrique quand même —, on venait d'inventer les petits papiers effaceurs, on allait inventer le Tipp-Ex liquide, la photocopie se faisait encore sur papier spécial, et quand il fallait rendre une traduction — en deux exemplaires — après y avoir apporté un certain nombre de corrections, le meilleur moyen était encore de tout retaper...

Un de nos camarades d'école, interprète et traducteur, avait trouvé une solution géniale : il téléphonait ses traductions à une audiotypiste qui les lui renvoyait impeccablement tapées à la machine. Le jour où il partit à l'ONU à New York, il me téléphona pour me donner l'adresse de son audiotypiste, à la-

quelle il allait beaucoup manquer. Je n'avais jamais dicté mes traductions. L'idée ne m'en était pas venue et je ne commençais pas très vite, mais un événement vint précipiter les choses.

J'avais été recrutée, en raison de mes antécédents architecturaux, pour traduire les participations en anglais à un vaste concours organisé à Paris pour la construction du Centre Pompidou. L'organisateur voulait initialement un traducteur pour travailler huit jours... devant le nombre de participations en anglais, il fallut bien vite recruter d'autres traducteurs et prolonger la durée de la mission : pour finir nous étions treize, et cela durant vingt-huit jours.

En face de nous, six ou huit cents pages d'anglais technique à traduire en français. Autour de nous, une vaste salle nichée quelque part au creux du Grand Palais, à Paris, avec tout le long des murs de petites tables individuelles, une par traducteur, et au milieu un amoncellement de toute la documentation que chacun d'entre nous avait apportée pour plus de sûreté : un Grand Robert, des Larousse, des dictionnaires techniques, mais aussi des biscuits, des boissons et des bigoudis. Et derrière nous, une autre salle plus vaste encore abritant une quinzaine d'audiotypistes prêtes à transcrire sur le papier ce que nous étions chargés de traduire en le dictant sur les petits magnétophones dont on nous avait équipés.

L'équipe fut à la hauteur du problème. La masse de traduction fut exécutée. Je peux vous dire que le projet choisi pour la construction du Centre Pompidou n'était pas le pire de tous ceux qui furent soumis au concours. Mais la conséquence la plus importante pour l'avenir — le mien et celui de plusieurs collègues — ce fut l'acquisition d'une familiarité totale avec le micro. Dès ce moment, je sus que je pouvais traduire par oral, et que, dans la plupart des cas, le résultat serait meilleur qu'une traduction effectuée directement à la machine.

Meilleure, car plus coulante, d'une langue plus agréable, donc répondant mieux, souvent, aux exigences de tout texte écrit. Seule exception, le texte très répétitif, normatif, très terminologique, car les répétitions sont moins visibles, moins sensibles à l'oreille qu'elles ne le sont à l'œil.

Le traitement de texte, l'ordinateur, la photocopie, la télécopie, le modem — aujourd'hui nous sommes entourés de machines. Un traducteur doit avant tout savoir faire marcher tous ces outils qui sont là pour l'aider mais qui commencent par lui demander du temps, du soin.

Je n'ai pas revendu ma dernière machine à écrire, elle me sert encore quelquefois — tout ne passe pas dans l'imprimante de l'ordinateur. Mais je n'ai pas abandonné le magnétophone. Il est toujours là, fidèle, prêt à m'écouter d'une oreille attentive. Quand je dicte une traduction, je travaille à peu près deux fois plus vite que si je traduis directement au clavier et à l'écran : c'est un premier avantage.

Bien sûr, quand la disquette me revient, quand je corrige la sortie papier, j'y passe encore du temps et, tout bien calculé, le rendement horaire n'est supérieur

que d'un tiers à celui que je peux avoir en travaillant directement sur ordinateur. Mais je conserve un avantage considérable : ce texte que j'ai dicté, lorsqu'il me revient sur papier, est un peu moins à moi que lorsque je l'ai écrit. Je le relis comme le texte d'un autre — et l'on est toujours très intelligent sur les textes des autres.

Ce passage de l'oral à l'écrit, de l'oreille à l'œil lui confère du recul, un recul qu'il lui faudrait plusieurs jours pour acquérir dans les conditions habituelles et qui est une des garanties de qualité du résultat final, car c'est lui qui permet de se corriger efficacement, sans complaisance, et de ne pas retomber dans les ornières de la première lecture. Autour de moi, les jeunes diplômés qui s'installent commencent par acquérir un ordinateur, un bon programme de traitement de texte et se mettent à traduire directement au clavier, à l'écran. S'ils sont lucides, ils s'aperçoivent très vite des inconvénients que présente ce procédé et s'arrangent pour laisser un peu décanter un texte avant de le livrer, pour le relire avec un peu de recul ou pour faire une relecture croisée avec des collègues. Il n'est pas douteux que la facilité du travail au clavier et à l'écran soit tentante... mais l'autre jour, un étudiant sorti voici quatre ou cinq ans m'a demandé si je connaissais une audiotypiste qui pourrait travailler pour lui parce que, vraiment, il en avait assez de taper et trouvait qu'en dictant il travaillait bien mieux et bien plus vite.

Je tiens à préciser que l'équipement informatique de l'audiotypiste qui travaille avec moi et avec plusieurs de mes collègues est très supérieur au mien ! Après nous avoir suivis, elle nous précède aujourd'hui dans la voie technologique, et c'est dans l'ordre des choses. C'est sa part du combat.

Car si la profession évolue, si on nous demande toujours plus, toujours plus vite, le fond du problème reste le même : traduire, c'est se battre avec des mots, un sens, une pensée, et ce combat est passionnant.

Passionnante, la traduction, dont on apprend toujours quelque chose si elle est bien faite. Passionnant, l'enseignement de la traduction, qui vous oblige sans cesse à tout remettre en question. Passionnants, les efforts prodigués pour valoriser et défendre une profession que nous aimons. Et même si toutes ces passions monopolisent l'existence, une vie de passion, voilà la vraie vie.

FLORENCE HERBULOT  
*Paris, France*